

La cour de récréation

Rosa CORTES

Flic, floc martelaient ses larmes en tombant sur ses genoux. Flic, floc scandaient ses paupières en clignotant devant ses visions brouillées.

Elle était assise dans cette cour de récréation sous un arbre qu'elle avait baptisé platane. Pourquoi platane ? Elle n'en savait trop rien ou plutôt si, c'était le seul nom d'arbre qu'elle connaissait. Elle n'avait jamais vu de platane auparavant. Elle avait retenu ce nom qu'elle avait entendu à l'école parce qu'il éveillait dans sa mémoire un écho, avait la consonance du fruit qu'elle aimait tant « plátano ». Dans ce pays, dans cette ville où tout lui était inconnu, angoissant, ces arbres feuillus et protecteurs, rafraîchissants et colorés étaient comme de grands corps bienveillants qui pouvaient la protéger. Les seuls arbres qui jusqu'alors lui étaient familiers étaient les orangers, citronniers, pommiers du verger de son village et ces arbres fruitiers n'avaient pas la structure et la densité de ceux qu'elle voyait dans cette ville. Elle pensait donc naturellement, dans sa logique linguistique intuitive, que ce platane était un arbre à bananes et elle s'étonnait de ne voir aucun fruit y pousser malgré son observation quotidienne attentive.

Isolée sous son arbre comme sur une île déserte, son petit visage lunaire tristement éclairé par de grands yeux rêveurs, elle penchait la tête comme à l'écoute de signaux lointains et s'interrogeait sur sa vie.

Ce pays était vraiment étrange. Voilà six mois qu'elle y résidait et elle ne comprenait toujours rien à ce que les gens disaient et les rues même –figées, muettes, minérales- qui auraient dû la rassurer par leur fréquentation obligée –instituant ainsi un apprivoisement involontaire- se révélaient menaçantes dès qu'elle s'éloignait de leurs frontières habituelles. Ainsi ce matin, quel choc ! au lieu de longer la rue de Lyon, rue principale animée, menant de la rue Adolphe Blasselle à l'école Chazot, rue Fontaine Bleue, elle a soudainement fait un léger détour et pris juste derrière une rue parallèle pour voir un nouveau paysage. Tant pis si cela la retardait, de toute façon à son école de filles, elle préférerait bien plus l'école buissonnière.

Pourquoi avait-elle eu cette subite impulsion ? On a beau nous seriner, dans notre enfance et même plus tard, que la curiosité est un vilain défaut, quand elle se manifeste elle n'est jamais réfléchie et perçue comme telle et le conseil est rarement sinon jamais appliqué. Changer un itinéraire ne se présentait pas comme un interdit ou une impossibilité. Ce n'était pas grave, on était dans la légèreté des flâneries audacieuses.

La rue était morne, comme abandonnée, sans voitures ni passants, bordée sur un trottoir par un long, très long mur gris qui n'en finissait pas et au bout duquel elle a déchiffré, en majuscules énormes, le mot « cimiterio ». Son cœur a failli s'arrêter de battre et, sur ses petites jambes de fillette de huit ans, elle s'est mise à fuir atterrée et terrorisée de se retrouver longer un « cimiterio », un cimetière. Comment un cimetière pouvait-il se trouver en pleine ville ? Elle ne savait pas mais

comprenait la présence de ces murs, pourquoi ils étaient si hauts. Ils dissimulaient toute la vision d'horreur de ce lieu.

....

Elle détestait ces endroits que son imagination peuplait de loups garous, vampires et autres zombies. Elle détestait ces lieux sans vie apparente. Elle détestait ce silence qui y régnait, source de toutes les menaces, où ne se manifestaient qu'affliction et douleur. Elle détestait son imagination morbide qui, le soir venu, sans motif ni cause apparente, et seulement parce que le silence et l'obscurité s'installaient dans la maison et dans sa chambre, lui dévoilait toutes les frayeurs refoulées le jour.

Elle qui craignait tant les revenants, les fantômes, tous ces êtres qu'elle n'avait jamais rencontrés mais qu'on disait terribles, blafards et hurlant en silence pour ne pas annoncer leur présence, et qui, l'obscurité régnant, se dissimulaient derrière les rideaux de sa chambre et tentaient régulièrement un passage en force pour l'enlever et la traîner avec eux, loin de son lit, de chez elle, de ses parents. Croix de foi, croix d'enfer, arrière monstres ! Chaque nuit elle repoussait les assauts de ces armées harassantes en se protégeant derrière un rituel; elle récitait des mélopées magiques connues d'elle seule et se cachait sous les draps pour qu'ils ne la voient pas et ainsi dissimulée, elle échappait au pire. Mais là, en plein jour, où se cacher ? vite, fuir, s'éloigner de ce piège maudit.

Elle réalisait soudain pourquoi il n'y avait personne dans la rue ; bien sûr le cimetière. Cette rue appartenait aux morts. Mais quelle idée de vouloir explorer de nouveaux lieux ! Pourquoi sa curiosité la mettait-elle en danger et la faisait-elle basculer dans des situations extrêmes ou menaçantes ?

Ne savait-elle pas que cette ville qui dévorait son âme dès qu'elle bruissait de sons étranges se refusait à elle, pire,

n'était pas faite pour elle, ne la reconnaissait pas et ne l'accueillait pas dans son sein ? Sa massive structure physique aux rues nombreuses et enchevêtrées, immenses, trompeuses dans leur sérénité ou glaciales dans leur animation, était si différente des quelques ruelles de son village qu'elle arpentait d'un bond. Dans cette ville nouvelle, elle ne se situait plus et l'errance qui l'habitait et dont elle voulait se défaire, l'obligeait à se lancer dans ces défis fous de conquête d'espaces inconnus, de labyrinthes menaçants, de chemins peuplés de loups impatientes.

.....

Et pourtant dès qu'elle levait les yeux et voyait le ciel bleu, elle sentait bien, elle savait bien que c'était le même ciel. Même petits nuages qui clapotaient dans l'azur, même fraîcheur de l'air qui chatouillait les narines, même luminosité aveuglante qui écrasait les yeux. La voûte là haut était bien la même, pourquoi pas le sol, pourquoi pas les êtres ?

Elle ne comprenait pas pourquoi il lui était si difficile de s'approprier ces lieux. Lentement, oh bien sûr, sans hâte, sans humeur, sans hésitation. Juste s'approprier par le regard, par les mains caressant les murs, par les pieds foulant en cadence les trottoirs, le corps jeté à la rencontre de ces espaces ennemis inconnus qu'un jour elle ferait bien plier à sa détermination. Oui, la ville lui appartiendrait, gonflerait ses voiles. Mais les gens... Ces gens qu'elle croisait et qui la dévisageaient... Non elle ne voulait pas de ces gens. Ce n'était pas des personnes, c'était des ogres déguisés qui attendaient leur heure pour la dépecer. Mon Dieu que c'était difficile de savoir où aller, où respirer...

Assise dans la cour de l'école, sous un arbre renommé platane, elle regardait les enfants courir, jouer, crier, se poursuivre, se retrouver, se prendre par la main et faire des rondes, se cacher

et se découvrir, s'épuiser en rires et en soupirs de fatigue.

Assise dans la cour de l'école sous un arbre assimilé à un bananier qui la protégeait du soleil, les flic floc de ses larmes, toutes rondes et scintillantes comme des micras, accompagnaient fidèlement sa solitude. Pas de bruit, rien, pas même celui de cette pluie d'une infinie douceur qui lui troublait la vue.

Elle attendait.

Seule, recroquevillée près de l'écorce, elle espérait. Mais que cet espoir était pesant, oppressant. Comme cette ville. Comme ces bruits que les gens autour d'elle faisaient ; une cacophonie infâme qui lui meurtrissait les oreilles. Elle ne savait pas ce qu'ils disaient, elle ne comprenait pas leurs sons et leurs rires lui transperçaient le ventre comme des piolets pointus qu'ils auraient plantés là, bien profondément, bien vrillés sur les entrailles...

Oh mon Dieu, quel péché ai-je commis pour être ainsi punie ?

Une cloche sonnait et elle savait que la récréation était finie, que ce temps infini de souffrance solitaire identifiée à un arbre stérile prenait fin.

En rang, au dernier rang, elle rejoignait sa classe et, au dernier rang, elle se posait, silhouette qu'elle voulait légère et dont elle voûtait les épaules pour la rendre invisible, oubliée.

Que personne ne me regarde, que personne ne me parle, que personne ne m'approche.

Et les heures passaient en apnée dans la terreur de la reconnaissance.

....

La rue de nouveau, la liberté. Un autre horizon que celui de ses genoux et de son cœur affolé. La rue et les voitures et les klaxons, tous ces bruits qu'elle pouvait identifier. Le plaisir hésitant à se repérer dans ces signes environnants qui la

saluaient comme pour l'encourager à un retour à la vie. Et le soir à la maison, autour du repas familial, le sourire du père attendri.

....

Il caresse les cheveux de l'enfant et les ébouriffe. « J'étais sur mon chantier à côté de ton école, je t'ai vue, de loin, assise sous un arbre. Que tu es sage ma fille. Ne le sois pas tant, va jouer avec les autres petites filles pendant la récréation. » Le silence qui lui répond est interprété comme boudeur.

Comment expliquer à ce père aimant et attentif la terreur que cette cour de récréation abrite ? Les rivières de flic et de floc qui se déversent dans sa tête et grisent sa vue ? Les milliers de colliers de diamants tressés avec ses larmes invisibles autour de son cou et qui l'étranglent et l'asphyxient deux fois par jour dans cette tour de prison ? Comment lui dire ?

Alors, flic, floc, sans prévenir la berce son refrain.



1. Extrait du livre « L'Eldorado » en cours de rédaction.